



Je crois, dit Mardochee, que ce sont des faux-monnayeurs. (Page 247.)

fit un point d'honneur de rester à son poste, il n'eut pas l'air d'entendre ce que lui disait le lieutenant.

— Alors, reste là, puisque tu le veux, vieille brute, murmura Burtell impatienté.

Malgré le dégoût que lui inspirait la saleté immonde du fakir, Burtell, cédant à un sentiment de pitié, revint pourtant sur ses pas et jeta une roupie aux pieds du fanatique. Il lui mit en même temps sur les épaules le *comli* ou manteau de grossière étoffe, abandonné par le malheureux *chowprasse* que le tigre venait d'emporter. Par un brusque mouvement d'épaules, Dhurrumtoor fit tomber le *comli*, mais une lueur d'intelligence brilla dans ses yeux qui suivirent l'officier jusqu'à la porte de la pagode.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

Laissons aller à sa destinée la nouvelle convertie et suivons les deux Marseillais, dont la figure, légèrement enflammée, montre les traces ou d'une conversation très-animée ou de copieuses libations.

Le plus âgé des deux Marseillais, le grand et maigre Cador, travaillait bien, en effet, chez un carrossier de Montrouge, ainsi que l'avait dit la Provençale à Christian.

Il était même un des meilleurs, sinon le meilleur ouvrier de l'atelier.

Mais cet excellent ouvrier, semblable en ceci

à la jument de Roland qui avait toutes les qualités, mais qui par malheur était morte, cet excellent ouvrier n'avait qu'un défaut, il est vrai qu'il était radical : il ne travaillait pas.

Il fallait qu'il fût réduit aux dernières extrémités, brisé de fatigues et à demi-mort de faim pour qu'il consentit à aller à Montrouge et qu'il se mit à la besogne.

C'est ainsi qu'en sortant du faubourg Saint-Jacques pour aller à l'atelier, il prit à gauche au lieu de prendre à droite, accompagné de son féal Albaret, et que, de cafés en cabarets et de cabarets en cafés, ils arrivèrent au cabaret de la rue Montorgueil, où, la veille, Cador, aux prises avec une bouteille de vin blanc, attendait dans un petit salon du premier étage.

Malcolm, connaissant leurs habitudes et prévoyant leur visite, les attendait.

— Demande du vin, Albaret, et ferme la porte.

Albaret héla le garçon, l'attendit sur l'escalier et rentra en fermant la porte derrière lui.

— Je viens de chez toi, Cador, dit Dominick.

— Je regrette de ne pas m'être trouvé là, dit le Marseillais.

— J'ai trouvé Martha, qui, en passant, m'a même assez mal reçu.

— Que m'apprenez-vous là? dit Cador étonné.

— La vérité. Ta Martha est une petite sotte, et, à moins qu'elle n'ait voulu faire son embarras devant le particulier qui était là, je ne comprends pas pourquoi elle m'a fait aussi mauvaise mine.

— Un particulier? demanda le Marseillais en fronçant le sourcil.

— Oui, un individu assez bien mis, ma foi, qui causait avec elle quand je suis entré.

— Sans vous commander, mon gentleman, demanda Cador, de quoi donc causaient-ils?

— Je ne sais pas trop, répondit Malcolm, ils avaient l'air de causer d'affaires. Martha disait qu'il n'offrait pas assez de l'ouvrage.

— Quel ouvrage? demanda le Marseillais ahuri.

— Tu m'en demandes trop, mon vieux camarade; puisque je suis entré au moment où ils disaient cela, je n'en ai pas entendu davantage.

— Ne vas-tu pas être jaloux de Martha maintenant, interrompit le jeune Marseillais, la plus honnête fille du département du Var et du département de la Seine?

— Je ne suis pas jaloux, murmura Cador mais je n'aime pas qu'elle reçoive des particuliers bien mis quand je ne suis pas là. Vous disiez donc, mon gentleman, que vous aviez quelque chose à me dire de pressé?

— De très-pressé, puisque je suis allé chez toi exprès pour te le demander.

— De quoi s'agit-il?

— De l'adresse de Christian de Sauveterre.

— Martha a dû vous la donner.

— Elle a refusé.

— Elle a refusé! hurla le Marseillais en donnant un vigoureux coup de point sur la table.

— Elle a refusé! répéta une seconde fois Cador.

— Elle a prétendu, du moins, interrompit Dominick, qu'elle ignorait son adresse.

— Elle la sait! dit le Marseillais.

— C'est ce que je lui ai dit, mais elle n'en a pas moins soutenu qu'elle ne la savait pas.

— Elle me payera cela ce soir! grommela le Marseillais en montrant son poing fermé.

— Tais-toi donc! dit Albaret d'un air railleur en haussant les épaules.

— Elle me le payera! répéta Cador.

Malcolm intervint et apaisa la querelle en donnant raison à Cador, et par conséquent tort à Albaret.

Albaret en fut vivement froissé, et, à partir de ce moment, regarda l'Écossais d'un mauvais œil.

— N'obtenant pas l'adresse par Martha, je me suis mis à ta recherche; j'ai regardé à peu près dans tous les cabarets où vous allez d'habitude; j'ai cru qu'en dernier lieu vous vous